

Aurélien LEPAGE
Le motif dans le tapis
Notes d'atelier

Les rythmes du monde – « Chaque instant, chaque évènement présent implique tout l'univers, toute l'histoire du monde. Notre corps suppose tout l'univers comme chaque instant suppose l'immensité du temps » explique Pierre Hadot, à propos de la pensée stoïcienne. En chaque instant, si nous savons en percevoir la vastitude, se déploie l'infinie variété du monde, la richesse bigarrée de ses rythmes et de ses mémoires. En me tenant dans l'attention du geste lorsque je peins, je tente de saisir ces méandres de mémoires enfouies, d'en traduire la complexité et l'ampleur. A cela s'ajoute une grande curiosité éprouvée depuis toujours à l'égard d'époques et de cultures disparates: pensée indienne, philosophies antiques, soufisme, croyances médiévales, animisme, arts premiers, arts populaires, art brut, alchimie, mycologie, botanique...autant de visions de monde s'entremêlant et se superposant sans cesse au fil des gestes et des chemins empruntés par la peinture.

Il s'agit d'expérimenter au quotidien, par la peinture, cette polyphonie de l'instant énoncée par Pierre Hadot, cette idée d'un lien perpétuel existant entre le proche et le lointain : concentration de tout l'univers en chaque parcelle de temps, d'espace et de corps, présence constante de l'infini au creux de l'infime.

L'errance – Peindre consiste donc pour moi à élaborer un vaste chemin d'errance, avec ses aléas, ses croisements, ses chevauchements de mémoires. Aucun principe évolutif ou linéaire à l'œuvre ici, mais un cheminement fonctionnant tel un labyrinthe, en boucles, détours et retours perpétuels.

L'errance désigne en premier lieu un «aller ça et là», c'est-à-dire un trajet, un cheminement. Dans sa signification courante, l'errance, souvent confondue avec l'*errement*, est souvent perçue de manière négative : cela revient à être perdu, à ne plus savoir ni d'où l'on vient ni où l'on va. Pourtant, l'étymologie distingue deux types d'errance : l'*errare*, l'errance entendue comme perte ou erreur, et l'*iterare*, l'errance conçue comme voyage, aventure positive et initiatique. Ainsi ma démarche tient moins de l'*errare* que de l'*iterare* : l'errance entendue comme perte joyeuse, dérive heureuse et pleinement vécue dont la peinture serait tout à la fois le vaisseau et le chemin. Errance voyageuse donc : notion fondamentale définissant la complexité des temps et des espaces à l'œuvre dans ma peinture. «Labyrinthen» disait Rabelais, «Traboulen» dit-on à Lyon : c'est errer avec plaisir, voyager, se tenir dans l'attention de ce qui advient, à l'écoute des découvertes, des rencontres, ne rien chercher à saisir d'autre que la traversée en soi, laisser les éléments affluer, venir, échapper selon leur temps propre.

Alexandre Laumonier définit l'errance comme une quête du «lieu acceptable» ; il me semble au contraire que l'errance, parce qu'elle ne saurait s'attacher à d'autre lieu que celui de son perpétuel déplacement, serait quête du cheminement acceptable, c'est-à-dire quête de notre durée intime : prendre le temps, l'investir sans désir d'aboutir au plus vite, suivre un temps à l'image du vivant, profus et polyphonique, qui ne file pas mais se *faufile*, dessus, dessous, avec ses révélations et ses fausses pistes.

L'immobile – Mon corps ne parcourt pas le monde, mes pieds franchissent rarement le seuil de la maison. L'espace de mon jardin suffit généralement à mes envies d'ailleurs, la peinture et l'écriture comblent mes désirs de dépaysement. Mon errance voyageuse est immobile – limitée en apparence aux abords de l'atelier et de la toile. « Fermer les yeux c'est voyager » écrit Emily Dickinson dans sa correspondance. Célèbre poétesse américaine du XIX^{ème} siècle, connue pour l'ampleur cosmique de sa poésie, Emily passa pourtant toute sa vie dans la maison familiale, limitant peu à peu au fil des ans ses déplacements, jusqu'à ne plus sortir de sa chambre, n'entretenant avec le monde que des liens épistolaires. Aujourd'hui, l'on parlerait sûrement d'agoraphobie à son sujet. Mais j'aime à croire qu'elle n'éprouvait pas le besoin d'aller dans le monde, non à cause d'un mal quelconque, mais parce que c'était le monde qui advenait tout entier en elle à chaque instant. A l'étroitesse de sa vie géographique répondait l'ampleur de sa vie intérieure.

Le voyage est avant tout un mouvement de l'âme : il n'est nul besoin de partir physiquement sur les routes pour se déplacer réellement.

La lenteur – Dans ma pratique, cette errance prend forme avant tout par un rythme de travail patient, lent, très lent, chaque peinture nécessitant plusieurs mois, voire plusieurs années de réalisation. J'avance à petits pas, par retouches successives, comme si je tissais une tapisserie, loin de toute impulsivité, de toute gestualité. Temps long et étiré nécessaire à l'écoute des chuchotements et des mémoires de la peinture ; temps long et étiré nécessaire à la prise de recul, à l'avènement de la réflexion et du doute.

« L'illusion de la vitesse, c'est de croire qu'elle fait gagner du temps » écrit Frédéric Gros : à vouloir aller trop vite, on finit souvent par ne plus rien voir, par agir sans conscience d'agir, par œuvrer de manière machinale, mécanique. Nos modes de vie actuels imposent un rythme trépidant, le règne de l'immédiateté et de la performance. Tout est compté, perçu sous le sceau de l'efficacité : il s'agit d'optimiser son temps, de ne surtout pas le perdre. Mieux vaut se perdre soi-même que de ralentir la cadence. J'ai choisi de vivre à contre-courant de cette frénésie. Ecouter respirer le monde, éprouver pleinement le chemin que j'arpente lorsque je peins : tout cela m'importe davantage que de rentabiliser le moindre instant de mon existence. La lenteur donne accès à la durée, elle permet d'en ressentir l'épaisseur et la densité, et par là même elle donne accès à soi, à l'épaisseur de vie qui nous compose et que nous ne prenons pas le temps de connaître.

C'est cette densité que je tente de rendre visible dans chaque tableau, multipliant les niveaux de lecture et les strates. De fait, une certaine lenteur du regard est requise pour le spectateur, sans laquelle il pourrait passer à côté de tout un pan de ma peinture sans rien en voir. A la lenteur de l'exécution répond une lenteur de l'attention.

Le labyrinthe – Afin de se préparer – de manière ludique – à l'ultime voyage, afin d'en apprendre le trajet pour s'en souvenir le moment venu, les peuples zoulous dessinent au sol des usogexe, des labyrinthes. L'auteur du dessin défie ensuite ses compagnons de jeu en les intimant de trouver la route menant vers la «case royale», souvent située au centre du motif. Lorsque l'un d'eux échoue, les autres lui disent «*Waputra usogexe !*» : «On t'a bien eu avec le labyrinthe !» Et celui-ci doit reprendre son cheminement depuis le début.

En occident, à l'époque médiévale, de nombreuses cathédrales possédaient un « chemin de Jérusalem » : un labyrinthe dessiné sur le sol. Les fidèles ne pouvant partir physiquement en pèlerinage parcouraient à genoux le chemin méandreux tout en priant, jusqu'à parvenir en son centre, et ainsi accéder à une renaissance spirituelle symbolique.

A mi chemin entre la spirale, symbolisant l'expansion perpétuelle, et le noeud, symbolisant l'éternel retour, le labyrinthe sait se montrer polymorphe, multiple, à l'image du chemin qu'il incarne. Il est symbole de mort et de régénération, c'est-à-dire de transformation constante et de quête. J'envisage souvent l'errance picturale qui m'anime comme un vaste labyrinthe, sans début ni fin, sans envers ni endroit, s'entremêlant et se complexifiant à mesure. Le labyrinthe n'est jamais directement représenté dans mon travail, mais présent partout : chaque toile en constitue un embranchement ou un centre possible. Dans chaque toile se dissimule une multitude de cheminements à parcourir, trouvant leur continuité dans la toile qui suit ou qui précède – d'où la récurrence de certaines figures naviguant d'un tableau à l'autre.

Mais il ne s'agit surtout pas d'apprendre à sortir du labyrinthe. Il s'agit au contraire d'apprendre à en épouser les caprices, les chemins tortueux, les raccords, les embranchements, les impasses ; *jouer* l'errance donc, à l'instar des zoulous et des pèlerins médiévaux. Je peins moi aussi pour me rappeler, pour exercer ma mémoire au mystérieux voyage, en tentant, pas à pas, de recueillir les infinis chemins du monde contenus dans les infinis chemins de l'instant.